

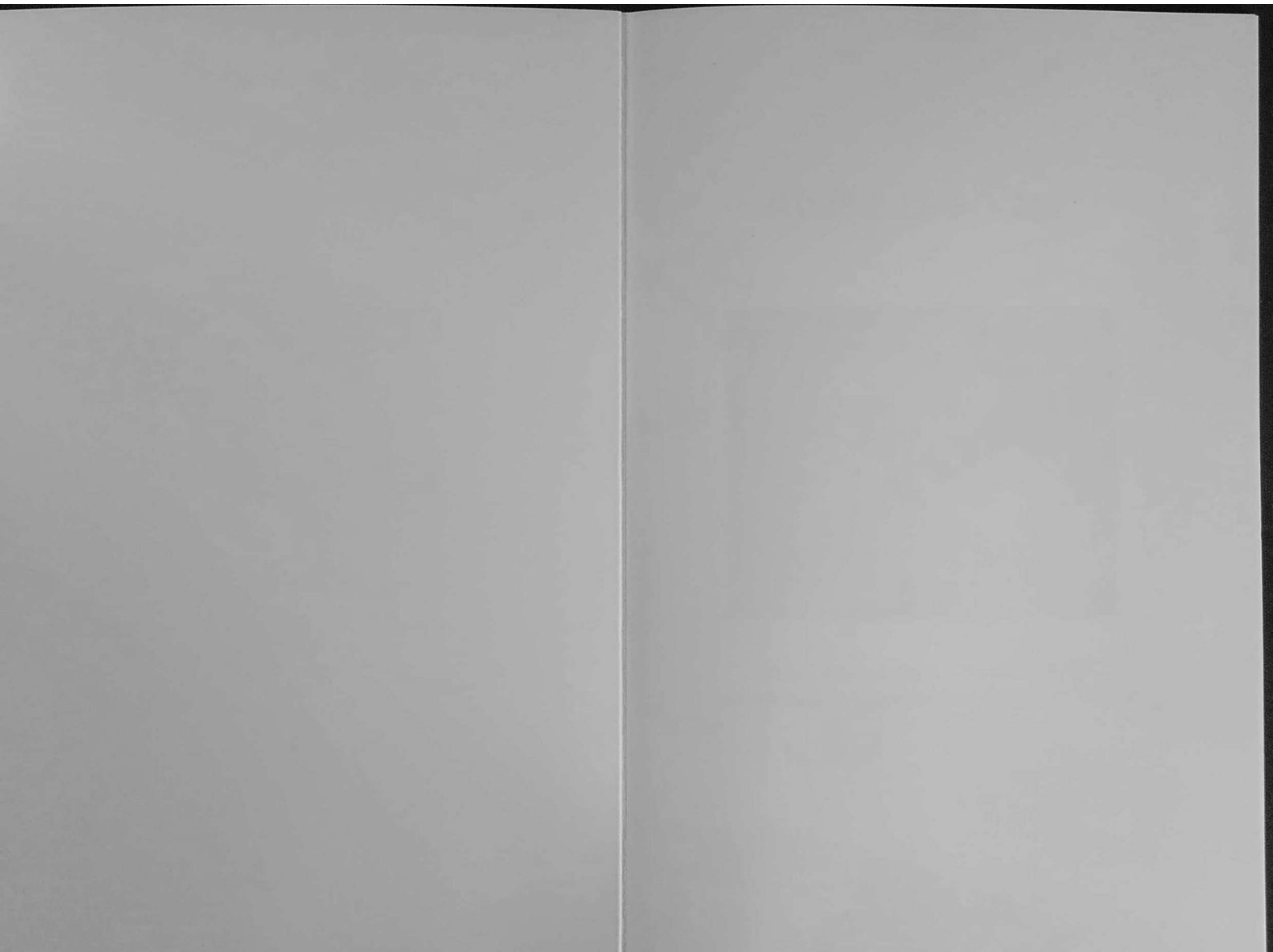
L'Association des Ecrivains Bretons vous présente
une source de l'âme bretonne :

Gisèle Le Rouzic



La
Dame
des
Forges





GISÈLE LE ROUZIC



Photo prise par Pierre-Yves NICOLAS
Lieu probablement proche du ruisseau du Temple

À Gisèle

L'ÉTANG

Je longe l'étang
et il bruine
Deux couples de canards
glissent silencieux
sur l'étendue étale d'eau sombre.
Silence de la nature
rompue par le cri aigret
du héron gris surpris.
Tapis de feuilles mordorées échues
où s'impriment à peine
les pas du promeneur.
Un peu plus loin,
comme effrayé,
un geai gaïve
dans l'ombre du sous-bois...
Je longe l'étang
et il bruine.

Novembre 2004
Jean

L'ardente égérie de la mémoire forgeronne

C'était à la fin de l'année 1981. À l'issue d'un spectacle au Centre Culturel de Lochrist, rebaptisé depuis une appellation énigmatique pour le commun des mortels de Trio, nom d'un laminoir en activité aux Forges depuis plusieurs décennies, le député-maire, Jean Giovanelli, le frère de mon pote de bahut Angelo, était venu me saluer. Il était accompagné de son épouse que je n'avais auparavant jamais croisée. Pourquoi, m'interpella-t-elle, ne faites-vous pas de cette galerie de portraits que vous brossez des personnages de votre île natale, un livre ? J'ignorais que Gisèle Le Rouzic, à cette époque, s'était plongée dans la cueillette absorbante de la mémoire ouvrière des Forges d'Hennebont. Quand cette insigne aventure mémorielle - comme le préface Madeleine Reyberoux - sera éditée entre 1984 et 1986 dans une trilogie, je m'y plongeai avec cette délectation ineffable que fait naître l'émerveillement devant une entreprise hors-normes superbement bien maîtrisée, un peu envieux aussi de ne pas avoir encore été capable de me lancer, comme me l'avait suggéré cette spéléologue d'une histoire qu'elle avait explorée en forant le minéral mémoriel des souvenirs forgerons, dans une fresque d'une même ampleur sur le peuple insulaire de ma terre natale de Groix durant un siècle, à cheval entre celui du romantisme et celui de la mondialisation de la guerre, où elle avait tant dépendu du fer blanc qu'avalait ses

usines pour conserver ses provendes sardinières et thonières.

Gisèle Le Rouzic a su allier force, passion, ténacité pour donner corps et âme aux siens car ce sont bien sûr des siens dont elle parle, elle, la fille de forgerons, de ces personnages de chair et de sang qu'elle drape dans les plis d'un manteau d'acier si lumineux et dense que nul temps assassin ne parviendra plus jamais à faire passer à l'éternel trépas. Les fours se sont éteints mais les luttes, les espoirs, le quotidien de ces hommes et femmes du feu et du métal, ces pontonnières, ces lamineurs, ces étameuses, ces mécaniciens, ces mariniers, qui un siècle durant firent rougeoyer les coteaux de la vallée du Blavet entre Kerglaw et Locastel, brasilleront longtemps au cœur de la terre des forgerons.

Je lis, relis, plonge et replonge sans jamais la moindre lassitude dans cette œuvre éminente d'une dame qui aimait les gens, et particulièrement ce peuple prolétarien auquel elle appartenait, elle qui a forgé dans le métal inoxydable de la mémoire ouvrière un ouvrage de salubrité publique à la gloire du monde du travail dont je me délecte chaque fois que je m'y émerge, découvrant que ces vies-là, ces destins-là, furent ceux d'hommes et de femmes qui ne firent pas l'histoire car ils étaient l'histoire dont on dit qu'elle est parfois plus cruelle avec les êtres qu'avec les œuvres. La trilogie montagnarde de Gisèle Le Rouzic n'a rien à craindre de ses oubliettes parce qu'elle est l'emblavure et la moisson d'une artisane qui était du monde qu'elle peint, qu'elle était de la tribu, du clan, du gentilé d'une race vouée corps et biens au dieu Vulcain.

La professeure de français que fût Gisèle Le Rouzic, dont se rappellent avec émotion et reconnaissance beaucoup de ses anciens élèves, redonne chair à ces hommes et ces femmes qu'elle a interrogés, écoutés avec la passion du feu pour le fer, de la voile pour le vent, du soc de charrue pour le sillon, avec modestie, respect, et dont elle a retranscrit, avec une incandescence aussi ardente que les escarbilles des métaux en fusion, la fantastique épopée. Je lui ai dit chaque fois que nous nous sommes par la suite rencontrés, au hasard d'un salon du livre, autour d'une table hospitalière et amicale, combien j'admiraais cette œuvre, œuvre d'une vie de femme qui forgea aussi les assises de cet écomusée devenu aujourd'hui autant lieu de souvenir que d'histoire et dont la flamboyance de l'intelligence me fascinait à un tel degré qu'aujourd'hui encore je garde au cœur la rutilante fierté d'avoir eu le bonheur de la connaître. La flagornerie ne me chaut guère, les éloges funèbres, fussent-ils aussi brillant que ceux d'un Bossuet, m'insupportent, les entreprises panégyriques me hérissent le poil. Je parle avec émotion de Gisèle Le Rouzic parce qu'elle ne parlait jamais pour ne rien dire.

Lucien GOURONG

Gisèle ou « l'âme des Forgerons »

Sirènes injonctives hélant les ouvriers, fumées de l'étamerie embrumant la vallée, sifflets de la cahotante « loco » de charbon, silencieuses péniches des mariniers le long des quais, coulées des fours Martin éclairant les nuits, mais aussi baraques foraines et feu d'artifice du 14 juillet sur le canal : voici quel était le monde forgeron à l'époque de mes dix ans comme à celle de Gisèle. Quelques années nous séparaient, ainsi que le fleuve bardé de fer que surplombait sa « Cité bleue » de la Montagne, proche et distante de ma maison ouvrière du vallon boisé de Langroix, outre Blavet. Ce Lochrist au décor métallique, je le revois encore avec mes rêves d'adolescent. Un jour, ayant certainement raté mon car vers le lycée, le conducteur d'une DS beige s'arrêta à mon appel de stoppeur. Il me conta moult anecdotes sur le festival d'Avignon auquel il assistait chaque été depuis 1968 avec son épouse Gisèle. Hormis les sketches de Noël à la salle des fêtes des Forges et quelques saynètes à la M.J.C, je n'étais jamais allé au théâtre et fus fasciné par l'évocation que me fit Jean Giovannelli – futur député-maire – des créations inspirées par Vilar dans la cour d'honneur du Palais des papes. C'est ainsi que le hasard d'une rencontre me mit sur l'itinéraire culturel de Gisèle. La culture, c'était aussi certaines nourritures terrestres que ma mère achetait à la « Coop rouge » gérée par François Giovannelli, où les courses donnaient droit à de précieux timbres. Et l'on croyait dur comme le fer des boîtes de biscuits – fer blanc produit aux Forges – à

l'utilité des petits beurres LU, car fabriqués par le Nantais Lefèvre-Utile.

Toutefois, je fus d'abord un lecteur de Gisèle Le Rouzic, notamment de *La Montagne des Forges d'Hennebont*, évocation d'un monde qui paraissait bien loin, si loin depuis la douloureuse fermeture des usines en 1966. Il est désormais d'un autre siècle, avec dans le cahier-photos mes voisins ferblantiers posant fièrement à côté du « cochon ouvrier » ; le grand-père Maho y figurait, sa main toujours portée dans l'intérieur de son gilet à la manière de Bonaparte, non par décence mais à cause d'une vilaine blessure à l'usine. Car le labeur happait parfois tragiquement les ouvriers dont la galère était partagée par quelques femmes. Juchée dans sa cabine au Fer-Blanc de Lochrist, la courageuse Marie Panse manœuvra longtemps sur le pont-roulant, régnant seule depuis les airs sur sa troupe de lamineurs en bleus de chauffe. Puis *Le Voyage aux Forges d'Hennebont* de Gisèle faisait circuler le récit sur un siècle d'usines dans la « vallée noire » : mômes de treize ans au turbin en 1880 ; grève « insurrectionnelle » de 115 jours en 1906 pour une vaine journée de huit heures, terribles accidents, enfin jeux de boules mérités sur la plage de Gâvres en 1936 pour les premiers congés payés. Avec le souvenir de la belle figure du communiste Florimont Allain « dont le courage et le sens politique ont dominé l'histoire du Front Populaire », selon les mots de l'historienne Madeleine Reberioux. Dès l'après-guerre, les « Korrigans du métal » durent se mesurer avec les géants des hauts-fourneaux lorrains. Et leur citadelle se verra sacrifiée par les seigneurs européens de l'acier.

Opérant d'abord comme un talisman, le fameux « Livre Blanc des Forges d'Hennebont » marqua pourtant en 1966 le dernier acte d'un opéra héroïque aux tréteaux du Blavet.

Plus tard, Gisèle m'invite à venir présenter mon spectacle « Chansons courtoises du Moyen Âge » pour ses collégiens de Langevin. J'éprouvai de l'émotion à interpréter les « cansos » des troubadours au Centre Culturel de Lochrist pour ces élèves, moi qui à leur âge était plus familier des ponts-roulants que des ponts-levis. Puis, ayant pris la plume, je rencontrais fréquemment Gisèle sur les salons du livre, avec toujours le bonheur de croiser nos itinéraires, autant d'occasions aussi d'échanges passionnés avec Jean, venu au retour d'une randonnée forestière en chevalier servant quérir sa dame.

Enfant, j'aimais fréquenter sur l'île de Locastel la poétique échoppe cordonnière de Job. Et, si les cordonniers sont les plus mal chaussés... Fils de forgeron, j'ai attendu l'automne dernier pour visiter vers le pont de fer l'Écomusée industriel des Forges et me réapproprier un passé pas si simple. Plongée assurée dans l'antre de Vulcain, quotidien un siècle durant de milliers d'artisans du métal des volcaniques usines.

Dame Gisèle, moult mercis d'avoir su entendre « l'âme des forgerons » et restituer leur mémoire d'hommes.



La visite du Musée des Forges

Une de leurs promenades improvisées les a menés dans cette bourgade fantôme du fin-fond de la rivière, berceau d'une activité métallurgique fourmillante. Ils ont erré main dans la main dans les grands bâtiments déserts, qui semblent encore tout fiers de leur récent passé, refuge de myriades d'oiseaux au travers de leurs verrières brisées. Les grues aux bras pathétiques, comme appelant l'étreinte de leur grand hurlement muet, les ponts-roulants attendant patiemment la charge, avec leur croc qu'on croit voir imperceptiblement se balancer, les rails aux parallèles toutes chamboulées, avec les touffes d'herbe encombrant les traverses, les wagonnets renversés, les machines assoupies pour l'éternité. Tout un monde mystérieux du début de ce siècle semble gronder sa révolte dans ce silence impressionnant. La vie a repoussé alentour, comme aux abords d'une parcelle de forêt brûlée. Une vie plus éclatée, morcelée, disparate... moins solidaire.

Anne est émue jusqu'au tréfonds, et sa main frémit dans celle de Marc. Son grand-père appartenait à cette confrérie d'ouvriers de l'enfer, maniant le feu, la fonte et l'acier, avec leur volonté farouche. Essentiellement pour la Navale, les Forges. Il ne racontait pas beaucoup, ni souvent, le *tad-koh*, et c'est surtout Ronan qui a bénéficié de ses rares heures de confidences. Aujourd'hui, Anne a un peu de nostalgie de n'avoir pas eu l'opportunité d'écouter...

Plus loin le long de la rivière, un groupe de femmes et d'hommes intelligents a créé un petit musée pour perpétuer l'image de ce monde. Ils y pénètrent comme dans une église, dont le prêtre serait une petite femme pleine de taches de rousseur, et aux yeux pétillants de bonté. On a tout de suite envie de lui parler. Elle n'est pas guide, elle n'est qu'à l'accueil, mais elle est issue de ce monde-là, son père était forgeron. Anne parle bien sûr de son grand-père, et la complicité s'installe immédiatement. Alors, tout en surveillant l'entrée du coin de l'œil, elle les accompagne dans la première salle, les submergeant d'explications.

Création des premiers ateliers, histoire de la croissance et des progrès technologiques, présentation des grands noms des Maîtres des Forges. Habitat des patrons et des ouvriers, organisation du travail et de la vie quotidienne, des transports vers l'aval et toute la batellerie... Les différentes salles, dont les deux du premier étage blotties sous la charpente, regorgent de documents et de souvenirs. Certaines photos sont criantes de vie, et Anne a l'impression de feuilleter un album de famille. Marc, pour sa part, s'intéresse de plus près à la collection d'outils spécialisés, qu'il ne connaissait pas du tout, et dont la fonction est expliquée de façon précise. Ils ressortent admiratifs de ce petit joyau de musée, nid de mémoire, comme si toute la vie qui a déserté les grandes bâtisses était venue se concentrer dans cette petite maison, protectrice de la dernière flamme des Forges, où elle ne pourra s'éteindre.

Bravo aux créateurs, dit Marc à l'ange-gardien des lieux en partant.

Et Anne :

J'ai le sentiment d'avoir encore un peu plus ancré mes pieds dans mon pays.

- *Kenavo* mes enfants, je suis contente que vous ayez eu du goût à voir ça.

Pierre LIVORY
Extrait de *CONNIVENCES*

Gisèle, il faut bien que je te le dise : Dès que j'ai commencé à piocher dans tes écrits, ça a fait tilt.

Parce que, sans doute, mon esprit et ma carcasse gardaient un souvenir d'un vécu dans les usines de la Plaine-Saint-Denis. La chaleur des fours, l'inférieur concert du métal colonisé, broyé, martelé. La crainte de se faire choper un membre par une bécane traîtresse, les cadences à tenir pour la survie, je savais.

Je savais aussi le langage brut de coffrage des copains, prompt autant à gueuler l'invective qu'à manier la solidarité simple.

Par tes écrits, j'ai capitalisé mon héritage. Un capital supérieur à bien d'autres... Celui de la mémoire ouvrière.

La mémoire des Forges, des hauts de Kerglaw aux rives du Fleuve, celle dont tu t'es faite la gardienne, la conteuse, que tu narres en trois tomes que je dévore, en cahiers d'un éco-musée que tu vas créer par ta ténacité.

Merci, Gisèle. Sache que tu m'as aidé à rester fidèle à mes sources.

Et puis, ton intense imagination te mène au roman, dans le même paysage quotidien d'épreuves, de luttes. Un nouveau régal.

Et alors, Gisèle, il faut aussi que je te dise : j'ai très longtemps hésité à te montrer mon désaccord avec le passage de l'un de ces romans, connaissant ta sensibilité au sujet des regards portés sur ton écriture... Enfin, prenant mon courage à deux mains après t'avoir versé une tasse de café :

- Tu sais, Gisèle, l'héroïne de ton bouquin, la passionaria qui galvanise le peuple des forges et les incite

à la lutte, elle est superbe ! L'ennui, c'est qu'elle cause comme Rosa Luxembourg dans un congrès fondateur d'un parti socialiste révolutionnaire... Ça m'étonnerait beaucoup qu'un seul des ouvriers sortis des campagnes de Lochrist, à peine scolarisés, parlant mi-français mi-breton aient compris un seul traître mot à son baratin...

Alors, tu m'as regardé, effarée. J'ai craint le pire. Mais tu es partie d'un énorme fou rire, peut-être en imaginant ces braves prolos grattant sous leur casquette pour essayer de piger quelque chose au message de l'intello.

Et tu as conclu :

– Je ne peux pas déformer la langue française.

Merci encore de quoi ? Ah ! Si ! De m'avoir, accompagnée de Jean, invité à présenter mon premier bouquin à l'inauguration de la médiathèque de Lochrist. La culture populaire s'installant au château des maîtres des Forges, c'est plus symbolique, non ?

Et à toi, qui ne m'a jamais refusé une présence dans nos rencontres littéraires, qui n'a jamais râlé, même quand tu ne vendais aucun livre, j'ai encore quelque chose à te demander : Là où tu es, tu nous mijotes quoi, comme belle surprise ?

André LE RUYET

Voilà comment Gisèle est restée dans mon esprit. Telle qu'elle était en nous recevant, en nous côtoyant, simplement en nous disant bonjour.

J'ai eu la chance de la rencontrer plusieurs fois lors de certains salons d'ici ou d'ailleurs mais surtout à Inzinzac Lochrist au cours d'une visite aux Vieilles Forges auxquelles elle était si fière d'avoir apporté sa contribution... et quelle contribution ! Mais aussi dans sa Thébaïde lors de son dernier livre qu'elle écrivait à la main sur un petit cahier d'écolier.

Ardente défenseur du patrimoine local d'Hennebont et de la mémoire des Forges, elle est à l'initiative de la création de l'écomusée des Forges avant d'en devenir la conservatrice. Native de la Montagne, fille de Jop Le Rouzic, ouvrier des Forges d'Hennebont, elle est devenue professeur de lettres au collège Paul-Langevin à Hennebont où ses anciens élèves se souviennent encore d'une « enseignante généreuse ».

En parallèle, elle se consacre à sa passion pour l'écriture. Elle signe une dizaine de romans ainsi que des cahiers industriels. En 2010, elle est décorée de la médaille d'Officier des Arts et des Lettres par Edmond Hervé, alors maire de Rennes. Armelle Nicolas, maire, salue « une femme qui a marqué son territoire, passionnée et affable. Historienne locale et écrivaine, elle a œuvré à la mémoire de la commune en lui « offrant » un musée et dédiant des ouvrages qui témoignent de son indéfectible attachement à ses racines et de sa générosité reconnue de tous ».

Cette citation parue dans Ouest France confirme bien ce qu'elle était : toujours souriante, toujours affable, demandant des nouvelles de toutes et de tous, nous chatouillant sur un sujet qui nous tenait à cœur. On l'espérait, on l'attendait tel un rayon de soleil les jours de pluie.

Oui Gisèle a droit de cité dans notre mémoire car, peut-être à son insu, elle nous apportait ce dont nous avions envie d'avoir à un moment, et cela faisait du bien.

Merci Gisèle d'avoir croisé nos routes...

Josette DAVID

Association des Écrivains Bretons

À Gisèle du haut de sa Montagne

Vallée avinée
où l'Enfant cru
l'alcoolisme microbe ou épidémie.
L'enfant épie la vie
à l'abri derrière le rideau des mots.
Masques rouges masques meurtris
casernes camps abris
cabanes coaltarées
monde de clapiers
de peaux de lapins qui pendent
de bouteilles vides grelottant dans des casiers
misères colères crassiers
linge blanc avili de suie.

Décor métallique vacarme sidérurgique
les forges volcaniques crachent
par cheminées multiples.
Nains passés aux laminoirs
la troupe des bleus de chauffe se mesure
aux ponts roulants aux gueulards.
Les cheminées haineuses
vomissent sueur et suie.
Les Forges toujours donnent soif
les hommes titubent au fond de leur misère
les cheminées propulsent des essaims sombres
sur les draps blancs
les femmes lasses s'offrent au Fleuve.

Troupes des humiliés
remâchant des chants
de luttes obscures.
L'internationale des énigmes
assaille les damnés de la Vallée
la grève s'agrippe aux grilles
les étendards de la dignité se redressent.

Processions des forçats hurleurs jetant
leurs poings contre les boucliers
des compagnies de sécurité
venues trancher
dans les idées rouges et le cœur de fer-blanc.

L'enfant s'élève
à la verticale des mots
des ordres
des mots d'ordre
et des fanfares de douleurs.

Tous les enfants aiment vivre
à une certaine hauteur.

Si je t'offense Liseur
montre-moi par la fenêtre
le bonheur que je n'ai pas su voir
l'enfant que je n'ai su être.
Enlève d'abord à mon front
la marque rouge du fer blanc.

Liseur
quelques pages encore demeure
sur la berge gauche du Fleuve
la rive hantée du cœur
tente d'ouvrir encore quelques portes
de ce musée intérieur.

Guénane au ras du Blavet

À mon arrivée en Bretagne, j'ai eu la chance de te connaître Gisèle, une belle rencontre. J'ai pu apprécier ta personnalité, tes qualités de cœur, ton ouverture d'esprit. C'est toujours avec plaisir que j'attendais ta visite chez André.

Nous avons travaillé ensemble. Ton esprit perfectionniste te rendait parfois exigeante, cela était vite oublié grâce à ta gentillesse et ta bonne humeur.

Aujourd'hui, c'est un grand plaisir de contribuer à l'élaboration d'un ouvrage que tes amis ont tenu à te consacrer.

Comme tant d'autres, ils te sont reconnaissants de ton engagement à faire revivre l'écomusée des Forges d'Hennebont et du temps passé à construire une œuvre, celle de la mémoire ouvrière, approche humaine des gens humbles et besogneux.

Merci de tout cela et de ton sourire qui nous donnait la joie de vivre.

Joëlle d'Aimé

FORGES ROUGES

Combattants de ma rue
Porteurs de l'églantine
Le coucou de mai
Chante l'espérance
Larguez les drapeaux
Rouge
Est mon cœur
Et la cadence de vos pas
Répond
À l'appel de l'oiseau
Chapardeur
Redis-nous
La chanson de mai
Celle de l'espérance
Vole
Vers les vieux nids
Et leurs couvées rassises
Toujours
Le chant du jour
Est né
À la pointe
D'un bec
Effronté.

Gisèle Le Rouzic
Lochrist-Inzinzac
1^{er} mai 1978

DIALOGUE

Tu me dis
l'églantine
Et je te dis
la grève
Tu me dis
la rivière
Et je te dis
le canal
Tu me dis
la forêt
Et je te dis
le charbon
Tu me dis
la mer
Et je te dis
le fer
Oh tu me dis
tu me dis
le visage de l'homme
Et je te réponds
par des larmes.

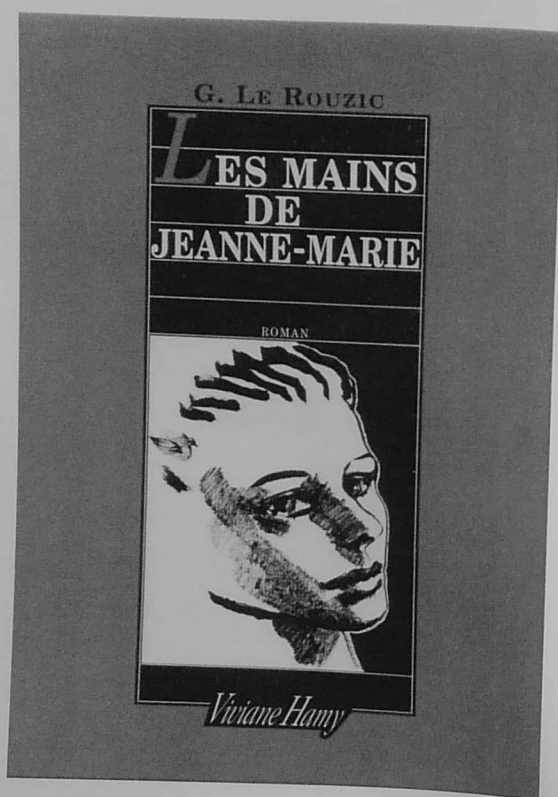
Gisèle Le Rouzic
Lochrist-Inzinzac
1^{er} septembre 1984

Quelques romans de Gisèle Le Rouzic

Les mains de Jeanne-Marie
Kêr au chien bleu
L'octroi
Le marinier de l'Agnus Dei

Récit, Mémoires croisés

Voyage aux Forges d'Hennebont

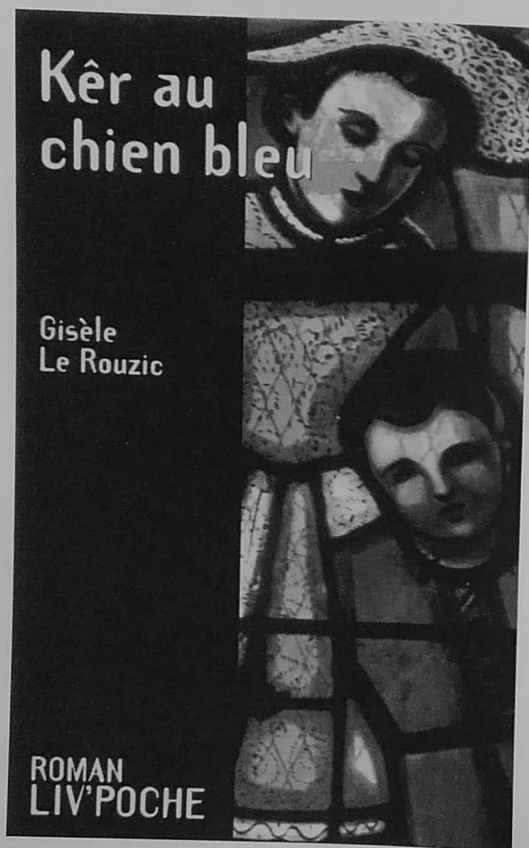


Ce premier roman est un vrai roman de la vie, poignant, rayonnant d'humanité, imprégné de la mémoire bretonne, il met en scène les grèves du printemps et de l'été 1906 qui secouèrent tragiquement les forges bretonnes.

Au cœur de ce brasier, deux personnages emblématiques, l'instituteur Yves Le Braz et Fanny Le Garec, l'indomptable militante des Forges d'Hennebont s'affrontent dans une passion amoureuse.

Une matière riche, un regard ciselé, des personnages attachants pour ne pas dire bouleversants pris dans la masse des événements et écrasés par l'Histoire.

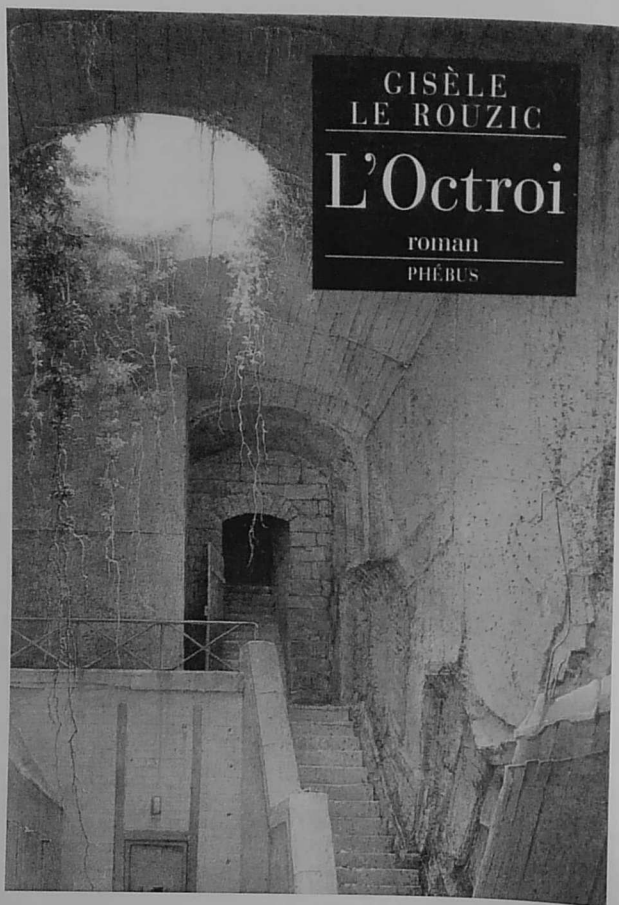
On pourrait dire des mains de Jeanne-Marie que c'est un roman historique, au sens le plus noble du terme. L'histoire des hommes sans histoire se dessine ici, à l'aube d'un siècle qui sera, dans sa première moitié, celui de l'espoir par l'école.



Kêr, journaliste, attachée à la terre nourricière et à son bout d'étang dans la région d'Hennebont, observe avec méfiance les bouleversements du siècle : prolétarianisation de la paysannerie, montée en puissance de la classe ouvrière et métallurgiste, émancipation des femmes sur fond de guerre 14, abandon des valeurs terriennes au profit d'une culture qu'elle juge plus superficielle...

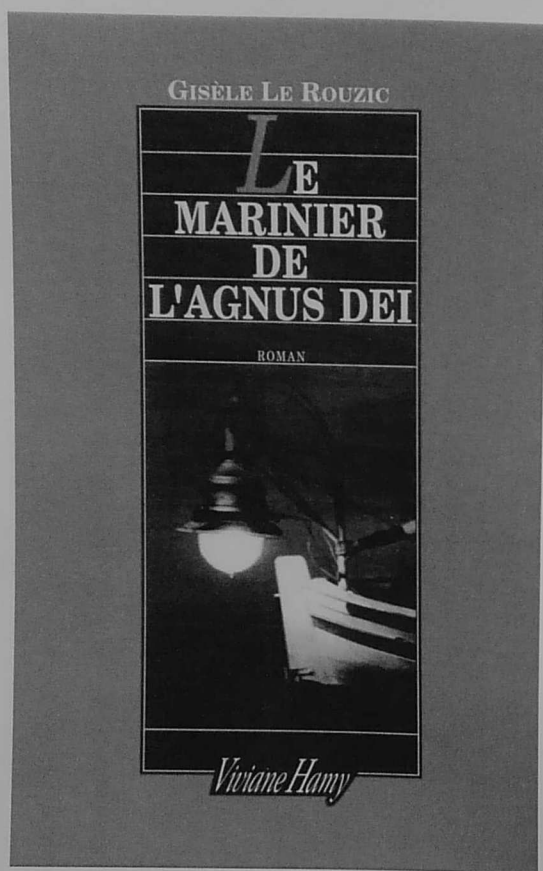
Gisèle Le Rouzic nous conte ici la saga de Kêr et de ses descendantes.

De femme en femme, quel chemin parcouru en trois générations, jusqu'à son arrière petite-fille ! Poète et vagabonde, celle-ci n'aurait-elle pas hérité de son étrange aïeule le don d'appivoiser désordres et violences de la vie ?



Rescapé d'une guerre évoquée à demi-mots, mais dont on devine l'horreur, Hugo Reiter a fui le monde obscur des forêts et des fleuves à quoi le lie un passé brutal, pour tenter de gagner la mer. Sur son chemin, un phare protégé par tout un système de défenses, semble à la fois guider son projet et faire obstacle à sa marche.

Blessé, il sera recueilli par Clara, la gardienne des lieux. Entre cet être lumineux, innocent, gouverné par une désarmante sauvagerie et Hugo se tissent peu à peu les liens d'un amour sans codes.



Fille d'Angèle, la contremaîtresse de la conserverie, Gwenaëlle Guivarc'h plonge dans le fleuve et sa vasière pour rejoindre l'épave de son « navire », lieu de tous les imaginaires, lieu où l'univers s'ouvre au merveilleux.

Depuis le jour où Théodore, le vieux marinier, lui a conté l'histoire du chaland, une histoire d'amour, de magie et de mort, le souvenir de l'Agnus Dei veille dans la mémoire de la fillette.

Happé par le mystère de ce bateau-fontaine, le lecteur suit l'initiation de Gwénaëlle, adolescente sage, puis jeune femme discrète et tourmentée.

La rencontre avec l'homme de théâtre, l'homme noir, provoquera chez la « rouquine du quartier des fabriques » l'éblouissement et la révélation de sa vocation : renouer avec l'art de son père, l'homme qui sculptait le bois.

Avec le Marinier de l'Agnus Dei, des personnages d'aujourd'hui tentent de retrouver leurs racines.

GISÈLE LE ROUZIC

**Voyage aux
FORGES
d'HENNEBONT**

1860

1945

Préface
de
Madelaine
REBÉRIOUX



la digitale


Gisèle Le Rouzic, fille d'ouvrier, née au pays aux temps de l'occupation, se souvient avoir entendu « l'âme des forgerons », et c'est à eux qu'elle dédie ce livre.

Voici les souvenirs de Victor, rentré aux Forges en 1930 et ceux d'Étienne, le lamineur, ou de Job Maho, né avec le siècle, l'homme des longs voyages. Et ceux de Jobic Le Sciellour, le militant socialiste. Ceux enfin, retenus à l'extrême, du communiste Florimond Allain, dont le courage et le sens politique ont dominé l'histoire du Front Populaire. Non pas une mémoire, mais au pluriel, des mémoires.

Ce livre – mémoires croisées – commence vers 1860 par la prolétarianisation brutale des paysans du Morbihan. Devenus ouvriers sidérurgistes, ils connaîtront de dures conditions de travail ; ils seront victimes de maladies professionnelles et d'accidents innombrables et tragiques. Ils apprendront aussi à lutter pour défendre leur dignité d'homme en 1903, 1906 et pendant la seconde guerre mondiale.

Remerciements à tous ceux qui ont permis cet ouvrage
en hommage à Gisèle Le Rouzic

Dépôt légal : Octobre 2017
Achevé d'imprimer en Octobre 2017 par

 roudenngrafik GUINGAMP 02 96 119 700

Tous droits réservés. Reproduction totale ou partielle interdite sans autorisation de l'auteur ou de ses ayants-droits (loi du 11 mars 1957)

Gisèle Le Rouzic, dame des forges

Quoi de plus juste lorsque l'on lit son œuvre et lorsqu'en parlent ses « amis de gloire ». Cette professeur de lettres, fondatrice de l'écomusée des Forges d'Hennebont avait en elle la perspicacité, pour ne pas dire l'obstination, avec en perspective la perfection.

Née dans une famille de « sabots de bois », comme elle l'écrit, elle a toujours défendu les conditions ouvrières aux Forges d'Hennebont. Les forges, le feu, les charrettes, les sirènes furent sa terre, fidèlement retracée à la main sur ses petits cahiers d'écolière. En toile de fond, *Mémoires des Forges*, titre de l'un de ses livres et *Les Forges rouges*, titre de l'un de ses poèmes.

Gisèle, le rouge, ta couleur, le mois de mai, ta vie.

Gisèle, le coucou de mai et la fleur de mai t'accompagnent désormais pour toujours en ta nouvelle demeure.

Michel Priziac

Membre de la Société des Gens de Lettres

Président de l'AEB